

(Flandres, Fribourg, Suisse, France, Trarainy, Coche (Suisse), Reille, Gouzy, Compayré (Tarn), Boysset, Gillot (Loire), Pourquerois, Allard, Abel Bernard (Vaucluse), Rousset, Ferrero, Cluserey (Var), Chabrie, Prax-Farès (Tarn-et-Garonne), Delesalle, Paul Faure (Toulouse), Labastère, Tourgnol (Haute-Vienne), Bourgeois, Deshayes, Espinay, Gauray, Baudry (Aisne), (Vendée) Rigouard, Guillemet, Bazille (Vienne), Treuillet (Jura) d'Assac, Méline, Breure (Vosges), Bienvenu - Martin (Seine), Bazillon (Haute-Vienne), Chaudelux, Masse (Nièvre), Marchal (Aisne), La séance est levée à 5 h. 40. Séance demain.

Emile RAYMOND.

### L'Affaire Dreyfus devant le Parlement

Paris, 6 juin.  
M. André Castelnau, député de l'Aisne, qui en vertu de ses fonctions, va déposer une demande d'interpellation sur les dernières manifestations relatives à l'affaire Dreyfus.

D'autre part, si l'on en croit les bruits de la capitale, demain et jours suivants au Sénat, à l'occasion de la discussion du projet de loi sur la répression de la trahison et de l'espionnage, l'affaire Dreyfus sera presque certainement invoquée.

M. Trarainy, notamment, annonce son intention d'interroger dans le débat et de profiter de la circonstance pour développer diverses questions qui ont amené l'attention de la justice sur certains incidents des procès de 1894 et 1898.

## Chronique électorale

### AU CANTON NORD-EST DE LILLE

La Dépêche d'hier matin annonce que le choix de M. Batez-Roger est définitif; celui-ci sera donc le candidat clérical.  
La Dépêche annonce aussi que notre ami Delesalle sera le candidat du Parti Ouvrier. On trouvera dans le compte rendu de la réunion de l'après-midi de Delesalle cette information inexacte.  
L'Echo, lui, reste muet. Mais il n'est pas muet. M. Dubar, étant le terrain perdu pour lui, cherche une victime. Il a écrit à M. Gossart, conseiller municipal, pour lui offrir la candidature. Celui-ci a télégraphié de Paris qu'il n'y avait rien de fait. L'Echo s'est alors rabattu sur le brillant Eché : mais celui-ci a disparu; le merle blanc est invisible. D'autres notabilités du même genre ont été sollicitées, personne n'a accepté de s'embarquer, même avec billet, dans le train de M. Dubar.  
De désespoir, celui-ci a fait, hier soir, une réunion des républicains de gouvernement.  
On y aurait décidé M. Fanchille, avocat, qui grille d'envie d'entrer dans la vie politique par la porte basse de l'Echo, mais qui ne veut pas en avoir. Par à porter dans cette élection l'étendard des nourrices.  
Voilà les dernières nouvelles.

### AU CATEAU

(De nos correspondants).  
Ainsi que nous l'avons annoncé déjà, les électeurs du Cateau et des dix-sept autres communes qui constituent ce canton, sont convoqués à la date du 19 juin, par décret présidentiel, pour élire un conseiller général en remplacement de M. Simons, démissionnaire.  
Les électeurs et les ralliés ont choisi comme « porte-drapeau » jaune » M. Lefèvre, banquier.  
Les républicains-socialistes, réunis dimanche en congrès, au Cateau, sous la présidence du citoyen Piévet, ont décidé, par acclamations, d'offrir la candidature à notre rédacteur en chef, Siaveux-Evansy.  
Rappelons qu'au scrutin du 22 mai, le citoyen Rassel, candidat du Parti ouvrier français, obtint, dans ce canton, 3,743 voix contre 3,091 à M. Moret-Ledien, le faux député de la deuxième circonscription de Cambrai.  
Il y a donc, au Cateau, une majorité de sept cents voix républicaines et socialistes, sur la réaction.  
Le candidat du Parti Ouvrier Français triomphera certainement.

F. V.

Deux députés du Cateau et deux membres du Comité Fédéral sont venus, hier, annoncer à notre rédacteur en chef la décision du Congrès.  
Le citoyen Siaveux a répondu :  
« J'aurais voulu m'exprimer exclusivement dans les tribunes que le remplis, j'ai, depuis tantôt quatre ans, et que je dois à la confiance du Conseil National.  
C'est vous dire que si votre démarche me

comme un honneur, elle me trouble aussi quelque peu.  
« Si je cède à votre aimable insistance, c'est devant l'humanité de ceux qui vous ont élus par la voix de la commune, et non par la voix de la commune. Je ne puis donc pas accepter de me demander d'être son porte-parole, et, aussi, parce que vous voulez porter à ma candidature le caractère d'une protestation contre l'élection scandaleuse de M. Moret-Ledien.  
« Soit, si je suis votre candidat et je compte bien de tous les dévouements, que toutes les activités qui se sont autour de moi, et, aussi, parce que vous voulez porter à ma candidature le caractère d'une protestation contre l'élection scandaleuse de M. Moret-Ledien.

Des dispositions ont ensuite été prises entre le candidat et les délégués pour la lutte électorale.  
Il est probable que le citoyen Camille Pelletan fera une conférence samedi soir au Cateau et que dimanche, dix-sept réunions publiques et contradictoires auront lieu dans les dix-sept autres communes du canton.  
« Notre rédacteur en chef nous permet de heurter sa modestie en le félicitant du choix dont il est l'objet...  
« Nous sommes persuadés de traduire le sentiment de tous les socialistes du Nord en disant que jamais choix ne fut plus heureux.

L. M.

### RÉUNION A FIVES

Belle réunion. — 400 citoyens acclament le Socialisme. — Delesalle rend compte du mandat municipal. — Discours de Devraigne. — L'ordre du jour.  
Des 8 heures de nombreux citoyens étaient réunis dans la rue entendant l'ouverture des portes de la salle de l'Orphelin à 8 h. 42, la conférence s'ouvre devant 400 citoyens qui acclament comme président le camarade Crépin.  
Celui-ci pour se conformer à la loi fait constituer le bureau et donne la parole à notre ami Delesalle, adjoint au maire de Lille.  
Son apparition à la tribune soulève de frénétiques applaudissements et des cris nombreux de : Vive le Parti Ouvrier ! A bas la réaction !  
Discours de Delesalle.  
Delesalle explique d'abord le but de cette réunion. Il s'agit d'aller dans tous les quartiers exposer l'action municipale et répondre aux critiques et aux calomnies des adversaires du socialisme. Cette réunion n'a pas pour motif l'élection au Conseil général, mais, puisque la Dépêche a péché de ce matin, annonce ma candidature, dit-il, ou me permettra de rappeler que le Parti ouvrier n'a pas encore choisi son candidat; il ne tardera pas à le choisir, mais, pour des raisons personnelles, je ne serai pas son candidat.

Delesalle fait ensuite un exposé détaillé des actes des élus de l'Hôtel de Ville depuis deux années.  
Il rappelle les quatre cent mille francs votés en plus chaque année pour les œuvres d'assistance; les places gratuites dans toutes les festivités subventionnées par la ville, au théâtre, aux concerts populaires, aux courses; les mesures prises pour prévenir, par l'éclairage électrique, l'incendie du théâtre; les modifications apportées au Palais des Beaux-Arts, passé de l'état d'aquarium à l'état de musée; les mesures prises pour empêcher les bâtiments municipaux de tomber en pourriture faute d'entretien; l'assainissement de l'école de natation; les améliorations des cimetières; l'utilisation de l'eau de la ville.

Il rappelle les études et décisions prises et exécutées en ce qui concerne les tramways électriques, les abattoirs, l'ébonage, les vidanges, toutes questions en suspens par suite du mauvais vouloir du préfet qui pousse la passion politique jusqu'à faire des entraves aux meilleures mesures administratives.  
Delesalle traite aussi longuement de la question de la municipalité, et notamment de la question des pavages. Il donne à ce sujet d'intéressants détails sur la question des rues particulières, et sur la façon dont il croit qu'on peut arriver à une amélioration de la voirie.  
Il fait ensuite un exposé des critiques et calomnies des adversaires de la municipalité, des vidanges, du petit verre à deux sous, du bureau de bienfaisance. C'est une véritable conférence qu'il fait sur chacun de ces points, et il résume toutes ses explications, nous devons en plusieurs fois et consacrer quelques articles.

Pendant une heure et demie, Delesalle expose ainsi aux citoyens présents ce qu'il appelle ses « affaires », avec une clarté et un luxe de renseignements qui démontre à la fois combien il connaît le fond des moindres détails de la vie municipale, et aussi combien il tient à rendre les électeurs juges de ce qui se fait à la Mairie.  
L'auditoire, surpris de se voir ainsi mis au courant de la marche des affaires communales lui prête une attention soutenue dont le silence est seulement interrompu par des braves, qui redoublent

lorsque Delesalle reporte l'honneur de tout ce travail fécond à celui qui dirige la Mairie avec une compétence, une honnêteté, une activité et un dévouement de tous les instants, au citoyen Delory.  
L'éloge qu'il fait du Maire de Lille, cet ouvrier laborieux, du matin au soir sur la brèche, ne s'arrêtant aux devoirs indispensables que pour remplir les devoirs de militant socialiste, a été acclamé par des applaudissements frénétiques.  
Delesalle supplie tous ceux qui auraient des critiques à émettre ou des questions à poser de le faire sans crainte. Ce que nous voulons, dit-il, c'est faire de la Mairie, la maison de verre où chacun peut tout voir et tout juger; c'est voir tous les citoyens s'intéresser à ces affaires de la commune, cette grande famille, et juger leurs élus, non par les mensonges adversaires, mais par des actes qui ne redoutent ni le contrôle ni la lumière. (Triple saut d'applaudissements).

Discours de Devraigne.  
Citoyens, dit notre camarade, vous venez d'assister au déroulement du panorama municipal et votre élu a été votre camarade dans ce voyage si instructif. Vous devez exercer un contrôle de tous les instants sur ce que vous avez délégués à la direction des affaires publiques. Vos élus ont le devoir accompli, ayant la conscience nette se présentant devant vous pour faire ensemble la communion politique. C'est dans ces rapports entre vous et eux dans ces échanges de nouvelles grand jour qu'ils présentent de nouvelles forces et de nouvelles grande confiance pour les œuvres à accomplir.

Puis, parlant des élections dernières, Devraigne montre l'armée socialiste ayant des bataillons compacts, des soldats plus nombreux sur tous les points du territoire.  
L'ennemi, dit-il, avait rallié toutes ses troupes, les défenseurs du capital, du trône et de l'autel. Devant cette coalition le Parti socialiste a déployé fièrement son drapeau et un million de citoyens sont groupés. Nous couchons aujourd'hui sur les positions conquises, demain nous recommencerons, seuls, nous sortons avec les honneurs de la guerre; les autres se sont déshonorés à tout jamais. (Vifs applaudissements).  
Nous espérons une République de réformes, nous avons une République rétrograde par l'aveuglement et le manque d'éducation politique de certains.  
L'ennemi a insinué à fond la situation parlementaire qu'il résume dans ce mot : Impuissance. Nos adversaires n'ayant pas encore pu créer une Chambre parlementaire à leur image, nous devons nous attacher à tout avec ces escarpes de la politique, ils provoqueront même la dissolution, jeteront le pays dans une phase révolutionnaire qu'essayera d'exploiter la Droite.  
Soyons prêts et continuons plus que jamais notre propagande de tous les instants.  
Dans une vibrante péroraison Devraigne termine la séance entière qui acclame le socialisme.

Aucun contradictoire n'osant prendre la parole, le président met aux voix l'ordre du jour suivant qui est adopté à l'unanimité.  
Ordre du jour :  
Les citoyens réunis au nombre de 400, salle de l'Orphelin, après avoir entendu les citoyens Delesalle et Devraigne, approuvent l'œuvre de la municipalité et ils se séparent aux cris de : Vive le Parti ouvrier ! Vive la République sociale !

Les accidents du travail à Roubaix.

Charles Bail, conducteur de laines, âgé de 33 ans, demeurant à Wasquehal, hameau du Capreau, travaillant au peignage Vinchon, rue du Marquisal, 47, à l'Épingle, a eu les vêtements saisis par le tour de la machine à transmission et a été touché au côté par celui-ci.  
Le docteur Lepers qui a soigné le blessé a constaté des plaies contuses du flanc gauche, pouvant amener des lésions internes.  
Le guérisseur demandera un repos de vingt jours.  
Un accident est survenu le 4 juin à 6 h. 42 du soir chez M. Ed. Ferrer et fils, rue d'Henri, 16, à la nommée Julie Callens, 27 ans.  
La machine était arrêtée pour le nettoyage, l'ouvrière a eu l'index comprimé entre la courroie et la poulie folle.  
La blessure est une compression de l'index gauche qui a amené une fracture de la phalange avec déchirure du tendon extenseur du doigt, et une déchirure de la peau.  
Le guérisseur demandera un mois de repos d'après M. le docteur Lepers.

## EN BELGIQUE

(De nos correspondants)

A la frontière. — Un congrès à Auvray.  
Les pendames de Tourcoing ont remis entre les mains de leurs collègues de Mouscron à la frontière de Mont-lez-Lux, un camionneur Eugène Liot, 23 ans, né à Anderlecht (Belgique) et parti sans vol par le parquet de Bruxelles. Cet individu avait été arrêté à Lille, on lui vivait sous un faux nom. Le même jour, un cabaretier, Marie Menel, 31 ans, originaire de Valenciennes, a été arrêté à Valenciennes, en possession de plusieurs lettres de condamnés libérés qui se tenait à Auvray, à l'extrémité de la frontière française.  
Le Congrès international de patronage des condamnés libérés qui se tenait à Auvray, a terminé ses travaux samedi soir. Dans son assemblée générale de clôture, il a refusé de sanctionner le vote, sous réserve, de la publication d'un journal destiné aux prisonniers, amendement à cette motion peu banale un amendement reconnaissant la reorganisation méthodique des bibliothèques des prisons.

## Dernière Heure

### GUERRE HISPANO-AMÉRICAINE

Washington, 6 juin, sous réserves.  
Une dépêche de l'amiral Dewey prétend que les insurgés des Philippines battent les

Espagnols en plusieurs rencontres et capturent 85 officiers et 800 hommes.  
Un régiment espagnol mutiné aurait fusillé ses officiers.

### ASSASSINAT D'UN BUCHERON

Lons-le-Saulnier, 6 juin.  
Un bucheron, de nationalité italienne, nommé Bianchi, a été assassiné en forêt, près de Dolé, par deux ouvriers italiens qu'il avait engagés récemment.  
Après l'avoir assommé, les assassins ont caché le cadavre sous un tas de fagots.  
Le vol a été le mobile du crime.  
Les assassins sont en fuite.

### LA CAPITALE DE LA CHINE

Londres, 6 juin.  
Le Globe annonce que le Gouvernement chinois transférerait à Singan-Fu la capitale de l'Empire.

## FAITS DIVERS

### MORT MYSTÉRIEUSE D'UN ENFANT A LILLE

Hier soir, le bruit courait, dans le quartier Saint-André, que comme B... âgé de 30 ans, demeurant rue du Pélerin, marié à un ouvrier maçon et père de quatre enfants, avait volontairement étouffé son plus jeune enfant, âgé seulement de quatre jours.  
M. Maron, commissaire de police du quartier, informé, ouvrit de suite une enquête.  
Nous ne savons encore si la mort du pauvre bébé est naturelle ou criminelle; cependant, après examen du cadavre par M. le docteur Derode, le commissaire de police a fait transporter le petit corps à la Faculté de médecine, aux fins d'autopsie.  
B... que nous avons vu hier soir, chez lui, nous a déclaré qu'il avait appris la triste nouvelle en rentrant de son travail, son enfant étant mort à 7 heures 1/2 du soir.  
« Ma femme, nous a-t-il dit, avait toujours été souffrante pendant sa grossesse et mon mariage saisi et mes charges de famille ne lui permettant pas d'avoir tous les soins nécessaires.  
« Craignant que son lait fut mauvais, j'avais acheté un biberon. L'enfant prit hier, hier matin, avant mon départ, mais le jour de la transmission, au sein, et je crois que c'est son mauvais lait qui a causé la mort du petit.»  
Ajoutons, que d'après son mari, la femme B... paraissait depuis quelque temps, ne plus jouir de ses facultés mentales.  
On le voit, l'affaire paraît mystérieuse. Nous tiendrons nos lecteurs au courant.

Le socialisme est certainement la cause dominante de ce mouvement croissant de compassion que les catholiques appellent la charité et que les républicains et les socialistes appellent plus justement la solidarité, mouvement qui s'étend en faveur des faibles et des déshérités que la fatalité économique inexorable, que l'ère lutte pour l'existence, écrasent sans pitié.  
Il n'est pas fort éloigné du temps présent, celui où la pauvreté était mise sur le compte de la paresse et de l'impudence, celui où le condamné pour avoir menti son pain ou pour s'être enlevé sans feu ni lieu ou pour avoir été poté au vol et au crime par la faim était impitoyablement mis au ban de la société; c'était alors la triomphe de l'antique morale aux vains.

Mais voilà que le Socialisme, renouant des cendres encore chaudes de la Commune, se dresse devant l'orgueilleuse société bourgeoise et fait entendre plus fortement que jamais la voix de la justice, de la science et de l'humanité.  
Des millions de travailleurs des villes et des campagnes de tous les pays, séduits par de nombreux échantillons bourgeois, se lèvent à sa voix; ces millions d'autres vont les imiter et c'en sera fait une fois pour toutes du vieux monde.

Ce mouvement social entend déjà sonner le glas de leurs privilèges. Sont-ils à la veille d'un Quatre Août, d'une Révolution prolétarienne ?  
Et alors ils se penchent à réfléchir, à reconnaître qu'effectivement il existe de cruelles infortunes et que les riches ont un devoir social à remplir envers les pauvres. De la cette recrudescence de pitié développée par le bas sentiment de la peur, peur qui, en cette circonstance, est bien le commencement de la sagesse.  
C'est à ce sentiment surtout, à ce remords de la conscience, à cette constatation qu'il est odieux de si bien jouir de la vie lorsque des milliers d'autres manquent de tout, de besoins, de ressources, exploités sans pitié, se livrent au crime et au suicide ou meurent de faim ou de froid; c'est à cette crainte que de telles iniquités sociales peuvent pousser à de terribles révoltes les spoliés, que l'on doit ce développement considérable des œuvres de patronage et des institutions d'assistance publique et privée que l'on remarque depuis une vingtaine d'années.

### VIOLENT ORAGE A TOURCOING

Un homme tué par la foudre. — Deux blessés.  
L'orage qui dans l'après-midi d'hier s'est abattu sur notre ville fut plusieurs fois interrompu.  
Vers quatre heures et demie, deux charretiers au service de M. Masquillier, entrepreneur, conduisaient plusieurs tonneaux chargés de briques et se dirigeaient vers Mouvaux, lorsque, surpris par l'orage, ils se réfugièrent dans une maison en construction appartenant à M. Albert Lortholais et sise un peu au

dessus de la barrière des Funic, sur le territoire de Mouvaux.

A peine se trouvaient-ils à l'abri, que l'orage redoubla de violence. Tout à coup, la foudre vint à tomber sur la maison, atteignant les deux charretiers. L'un, connu chez M. Masquillier sous le pseudonyme du « Petit Barbarie » fut tué sur le coup, le second, le nommé Léonard Demeulemeester eut une violente commotion et fut projeté dans la cave.

Deux autres personnes se trouvaient dans la maison au moment de l'accident, les nommés Médard Constant, 37 ans, charretier et Plaque Henri, terrassier. Ce dernier fut même atteint par le fluide et légèrement brûlé dans le dos.  
A l'instant où la foudre éclatait, divers voisins ont aperçu une flamme au-dessus de la toiture. Plusieurs tuiles ont été brisées en effet. On suppose donc que la décharge aura pénétré par le toit de la maison.

A la nouvelle de l'accident, M. Vincent, maire de Mouvaux, qui se trouvait dans le quartier en compagnie du garde Duprez, se transporta sur les lieux et fit les premières constatations.

Le prodige des soins aux blessés et fit transporter d'urgence Demeulemeester à l'Hôtel-Dieu.

Le cadavre du « petit Barbarie » fut provisoirement déposé dans une maison voisine, chez les demoiselles Lemaire, et la famille qui habite Berkem, fut immédiatement prévenue.

Le principal blessé, Demeulemeester, qui est père de six enfants et dont la famille habite Mouscron portésur toute la face et sur différentes parties du corps, des ecchymoses produites par sa chute dans la cave.

D'après l'avis des médecins, son état n'est toutefois pas grave. On espère qu'une suite de jours suffiront pour la complète guérison.

Ce pénible accident avait attiré hier soir dans le quartier du Flocun une affluente considérable de curieux.

## La protection des libérés

Le socialisme est certainement la cause dominante de ce mouvement croissant de compassion que les catholiques appellent la charité et que les républicains et les socialistes appellent plus justement la solidarité, mouvement qui s'étend en faveur des faibles et des déshérités que la fatalité économique inexorable, que l'ère lutte pour l'existence, écrasent sans pitié.  
Il n'est pas fort éloigné du temps présent, celui où la pauvreté était mise sur le compte de la paresse et de l'impudence, celui où le condamné pour avoir menti son pain ou pour s'être enlevé sans feu ni lieu ou pour avoir été poté au vol et au crime par la faim était impitoyablement mis au ban de la société; c'était alors la triomphe de l'antique morale aux vains.

Mais voilà que le Socialisme, renouant des cendres encore chaudes de la Commune, se dresse devant l'orgueilleuse société bourgeoise et fait entendre plus fortement que jamais la voix de la justice, de la science et de l'humanité.  
Des millions de travailleurs des villes et des campagnes de tous les pays, séduits par de nombreux échantillons bourgeois, se lèvent à sa voix; ces millions d'autres vont les imiter et c'en sera fait une fois pour toutes du vieux monde.  
Ce mouvement social entend déjà sonner le glas de leurs privilèges. Sont-ils à la veille d'un Quatre Août, d'une Révolution prolétarienne ?  
Et alors ils se penchent à réfléchir, à reconnaître qu'effectivement il existe de cruelles infortunes et que les riches ont un devoir social à remplir envers les pauvres. De la cette recrudescence de pitié développée par le bas sentiment de la peur, peur qui, en cette circonstance, est bien le commencement de la sagesse.  
C'est à ce sentiment surtout, à ce remords de la conscience, à cette constatation qu'il est odieux de si bien jouir de la vie lorsque des milliers d'autres manquent de tout, de besoins, de ressources, exploités sans pitié, se livrent au crime et au suicide ou meurent de faim ou de froid; c'est à cette crainte que de telles iniquités sociales peuvent pousser à de terribles révoltes les spoliés, que l'on doit ce développement considérable des œuvres de patronage et des institutions d'assistance publique et privée que l'on remarque depuis une vingtaine d'années.

A la tête des œuvres de patronage et d'assistance on trouve les dues de Charles, d'Amale, de Brogite et de Nemours, représentant l'aristocratie de bison, les barons de Rothschild, le comte Pillet-Will, le baron Hirsch et le comte Grefville représentant l'aristocratie de l'argent, MM. Ephrussi, Eiffel, Gouchaux, Périn et Worms représentant la finance, l'archevêque de Paris représentant le haut clergé et d'autres millionnaires re-

présentant l'industrie et le commerce. Or, ces gens-là font de la philanthropie plutôt par crainte que par pitié pour les malheureux que leur extrême richesse insulte.

En revanche, nombreux sont les philanthropes qui s'occupent des pauvres, des déshérités de la fortune, des déracinés de la vie, des affligés et des opprimés par amour pour ceux qui souffrent, par réelle compassion pour la souffrance commune.

Parmi ces philanthropes figurent des médecins, des avocats, des docteurs, des magistrats et des professeurs que leurs relations coutumières avec la misère aident à sonder les plaies sociales.

Dans les sociétés qui ont pour but le patronage et la réhabilitation des libérés on voit des avocats et des juges intervenant courageusement en faveur et essayant d'obtenir du législateur des mesures abolissant les rigueurs des lois inspirées de l'antique et barbare droit romain.

Ainsi le digne leu, sed leu vent de recevoir un public désaveu du tribunal correctionnel de Châteaux-Thierry qui a acquitté une pauvre femme qui avait volé pour manger du pain. Ce même tribunal a récidivé en approuvant une fille-mère abandonnée qui avait jeté des pierres à son amant indolent.

Cela prouve qu'il y a quelque chose de changé dans l'esprit public et dans les mœurs et de quelque chose transformera la forme et l'esprit de nos lois.

L'humanité commence à prendre sa véritable place : on la met enfin avant la propriété; on placera bientôt le travail avant le capital, et ce sera justice.

Ainsi, pourquoi la Société de protection des engagés volontaires élevés sous la tutelle administrative en faveur et essayant d'obtenir du législateur des mesures abolissant les rigueurs des lois inspirées de l'antique et barbare droit romain.

On pourrait croire ce relèvement impossible; c'est cependant une grande erreur. Sur 1,026 jeunes détenus et grands-neurs condamnés que la susdite société de protection a fait entrer au service militaire comme engagés volontaires, il y en a 572 qui ont eu une conduite excellente et une conduite bonne, si une conduite passable, et 474 une conduite médiocre ou mauvaise. Si cette réhabilitation morale, ce n'est pas la bonne volonté qui manque, c'est la bonne organisation sociale.

Dans le IVe congrès national de patronage des libérés qui s'est tenu pendant trois jours à Lille, on s'est occupé de l'expatriation des femmes, condamnées pour les reclasser dans la société; on a parlé des refuges pour jeunes filles et femmes libérées, de la surveillance des enfants patronés chez les particuliers, de rapatrier les mineurs étrangers, de faciliter le patronage des individus expulsés dans leur pays d'origine, des institutions militaires des condamnés correctionnels, d'améliorer la pratique judiciaire en matière d'internement par voie de correction patronale et des relations à établir entre les sociétés de patronage des libérés et les institutions d'assistance en vue de prévenir le vagabondage et la mendicité.

Je me garderais bien de médire de toutes ces tentatives philanthropiques que le devoir social inspire, car j'estime que les hommes de bien empirique vont encore mieux que rien.

Il y a cependant autre chose à faire en l'état actuel; substituer l'internat professionnel à la maison de correction, mais plutôt éteinte du crime; supprimer la peine dans les libérés; condamner les mineurs condamnés, ainsi que la punition militaire qu'on leur inflige en les envoyant aux bataillons d'Afrique.  
Interdire la production facile du casier judiciaire dans les libérés; faire des réhabilitations des libérés; faire des réformes ouvrières qui, par leur efficacité que les asiles de nuit, les œuvres populaires et l'assistance par le travail pour empêcher le vagabondage et la mendicité; substituer les colonies agricoles au travail dans les libérés; recruter par les récidivistes internés dans les pénitenciers coloniaux, les plus dangereux, les mieux doués pour établir avec eux des colonies agricoles, tels sont donc les moyens de remédier largement aux plaies sociales et sociales dont souffre l'humanité.

Ces remèdes ne sauraient pourtant atteindre à la grandeur des maux sociaux, les docteurs-ess-esciens et des-lettres, les avocats et les magistrats qui ont le courage de sonder les profondeurs du problème économique, social et moral en savent déjà plus que nous. Ils abandonneront aucun moyen de sauver les victimes des contradictions économiques, il n'y a que la socialisation des moyens de production qui mettra fin à l'anarchie sociale.

H. HESQUIER.

LES DEUX GOSSES PAR PIERRE DECOURCELLE DEUXIÈME PARTIE MAISON ZÉPHYRINE, LA LIMACE ET C<sup>o</sup> UN NEVEU A HÉRITAGE

Jamais! répéta Fanfan, serrant ses petits poings avec rage, comme si déjà il avait à lutter, jamais!  
— Il se battra!  
— Ils auront beau me battre, je ne volerai pas! On ne va donc jamais apprécier comme c'est vilain de voler?...  
— Mais si on ne va pas apprécier...  
— Maman me l'a bien assuré, Dieu nous voit toujours.  
Claudinet resta un moment silencieux et pensif.  
Dans son cerveau d'enfant, tandis qu'il scouillait Fanfan, revenaient

comme un écho lointain, les paroles de l'aumônier, que jadis il avait entendues.  
Lui aussi, il se le rappelait, il avait eu horreur du vol, horreur de ce qu'on appelle autour de lui le péché, tandis que maintenant...  
— Oui, Fanfan, dit-il enfin, tu as raison, c'est vilain de voler. D'abord je ne voulais pas, moi non plus; mais à force d'être battu, et quand on a faim, froid, car ils savent bien s'y prendre pour se faire obéir...  
— Je ne volerai pas!  
— Et puis, c'est si facile! Les premiers temps, on tremble de tout son corps, quand, à travers un petit trou de la haie, la nuit, on entre dans une basse-cour... On entend les chiens aboyer au loin. S'ils allaient venir! On glisse jusqu'au poulailler... La porte, en s'ouvrant tout doucement, crie quelquefois, et on croit que c'est quelqu'un qui vous surprend. On lâte dans l'obscurité... On empoigne une poule, deux poules, par le cou, on serre de toutes ses forces. Si tu savais quel effet ça vous fait quand elles se débattent!... On dirait des personnes! Alors on se sauve!... Et le cœur bat, bat à vous en faire mal. Mais La Limace rit, la tante Zéphyrine vous embrasse. On vous rend fier d'avoir été très adroit. Et puis la bête est bientôt plumée, vidée, cuite. Et c'est bon, va, quand on a faim depuis quelques jours, de manger une belle poule ou un lapin... Quand on en a pris plusieurs, on les vend, et alors on s'en va...

— Malgré tout, Claudinet, je ne volerai pas.  
— Il y a encore pire que tout cela.  
— Pire!  
— Oui. C'est quand ma tante travaille la nuit... dans l'entresort; que moi, pendant ce temps-là, je reste avec le chien. Alors, j'entends dans la nuit des cris bien sourds... Et le matin je vois qu'on a lavé la voiture, et entre les planches, je reconnais très bien que c'est du sang qui est resté là... C'est ça qui est terrible!... Pendant des nuits et des nuits, on entend tous, dans ses rêves, les cris de la femme que ma tante a soignée avec le somnambulisme... Et puis encore... Un formidable coup de poing en plein visage arrête les paroles de Claudinet.  
La Limace, fou de colère, était monté dans la voiture sans que l'enfant l'aperçut, et il avait entendu ses dernières confidences.  
La brute cruelle avait alors reparu... la misérable lâche qui dévalisait les cadavres, qui assommait les passants attardés.  
Il s'était jeté sur le petit être, l'avait saisi au pleine chair et l'avait lancé d'un bout à l'autre de la chambre; et il tapait, tapait, fou, voyant rouge, rugissant, écumant.  
Enfin une poussée rejeta l'enfant sur une petite balustrade de la plate-forme, à l'avant de la voiture; il bascula et tomba à terre, où il resta gisant.  
En ce moment, Zéphyrine, plus abruti encore que de coutume, arri-

vait, tenant le cheval par la bride, pour atteler.  
Elle releva Claudinet, tranquillement, froidement... le prit entre ses bras robustes et le remonta dans la voiture.  
— Il n'est pas mort, dit-elle. Ce ne sera rien, nous allons le coucher...  
La Limace, qui avait eu peur d'un accident dont on aurait pu lui demander compte, s'était calmé.  
Il revint alors vers Fanfan.  
Celui-ci, les yeux hagards, livide, était dressé sur le canapé, les bras pliés en avant, éperdu.  
— Tu vois, Bibi, ce que c'est que de ne pas être raisonnable et de parler comme tu le serais si tu n'étais pas sage, par ton petit être La Limace... Tu es assez grand pour comprendre, n'est-ce pas? Eh bien! Fanfan, saisis à ta tante, ton oncle, ta grand-mère, toute la boutique, qu'il s'est tous morts subitement, du choléra-morbus. Tu n'as plus désormais qu'une mère, Zéphyrine, et qu'un père, moi! Et avec nous, il faudra filer droit...  
Il s'arrêta.  
L'enfant avait perdu connaissance.  
— Tiens, dit Zéphyrine, il se trouve mal.  
— Tu le feras aussi bien revenir en route, dit La Limace.  
— Pour sûr!  
— Hue alors! cria-t-il. Nous devons être à Mantes ce soir...

III  
LES DEUX COMTESSES  
— Au secours! au secours! cria Thérèse, ouvrant la fenêtre... Vite! madame se meurt!  
Elle se précipita vers Hélène de Montclair étendue à ses pieds, et parvint à la tirer jusque sur une chaise longue, où elle lui fit respirer un flacon de sels.  
Mais, en dépit de l'air frais et parfumé qui arrivait à flots par la fenêtre grande ouverte, en dépit des sels, du vinaigre, de l'eau de mélisse introduite entre ses dents serrées, celle-ci restait immobile.  
Joseph avait heureusement rencontré chez lui le médecin, qui demeurait à quelques pas de là, et qui était aussitôt accouru.  
Il prodigua ses soins à la malade: frictions énergiques, pincement de la peau, application de sinapismes sur région du cœur.  
Mais il paraissait en même temps très inquiet, non pas de la durée de la syncope, mais des symptômes que la présentait à son examen le visage de la jeune femme.  
Autour de l'orbite des yeux, il remarqua une rougeur sombre, et les narines étaient encore humectées de sang.  
Il releva les paupières et regarda longtemps le globe de l'œil, qui lui aussi devenait sanguinolent.  
— Mme de Montclair, dit-il, a dû éprouver une violente émotion.  
— Oui, monsieur, probablement l...

Hier son beau-frère et sa belle-sœur sont partis et en même temps, par un singulier hasard, M. de Montclair revenait de Panama... Elle a eu aussi la visite de la mère de son mari, qui lui a amené leur enfant. Cette dame est partie ce matin avec monsieur, qui a laissé un billet pour madame. C'est en le lisant que madame s'est trouvée mal.  
— Préparez le lit de votre maîtresse. Fermez les fenêtres... Que l'on aille en faire exécuter cette ordonnance.  
Hélène ouvrait les yeux; mais anéantie, poussant un cri, elle les referma comme si la lumière lui avait causé une intolérable douleur.  
Son corps se couvrit d'une sueur froide, ses dents grinçèrent et ses membres s'agitèrent, secoués comme par des convulsions.  
Puis, les mains étendues et agitées, semblant ressentir une vision terrifiante, d'une voix navrante, elle murmura :  
— Fanfan... condamné!... Innocent! Ramon!...  
Quand elle fut dans son lit, le docteur procéda à une saignée... Elle tomba alors dans une prostration complète. Ses bras s'étendirent en croix et sa tête s'inclina en arrière...  
En même temps, sa respiration s'accélérait, et, les yeux restant fermés, elle commença une sorte de chant, entrecoupé par un halètement :  
(A suivre)